

Et quand tout dormira — le ciel, l'onde et la terre,  
 Le brin d'herbe et l'épi —  
 Là nous entendrons sourdre et poindre avec mystère,  
 Du sein de ce monde assoupi,

Une voix si confuse et si faible et si douce  
 Que pour la percevoir, parfois,  
 Il nous faudra coller notre oreille à la mousse  
 Des plus vieux rocs, des plus grands bois...

Gardons-nous ! gardons-nous, ami, de méconnaître  
 Cette imperceptible rumeur  
 Se dégageant pour nous de la plaine, du hêtre,  
 Du flot fendu par le rameur !

Distinguons-le partout — qu'il s'éloigne ou s'approche —  
 Ce bruit sacré, fût-il plus sourd  
 Que l'humble chaume où tombe un dernier son de cloche  
 Et que l'herbe où la biche court.

Et souvent, tous les deux, de peur qu'il retentisse  
 Sans qu'il arrive jusqu'à nous,  
 D'une marche que rien jamais n'appesantisse,  
 — Par des temps soit mauvais soit doux —

Allons, pour le quitter, sous l'azur ou l'orage,  
 Dans les vallons, sur les sommets,  
 Dans les prés, sous les flots, en plein champ, sous l'ombrage,  
 Sans nous décourager jamais !

Quand nous nous croirons las, reprenons notre course  
 Avec encor plus de vigueur,  
 Et baigne — comme moi — ta lèvre en chaque source,  
 Comme en chaque église, ton cœur !

Et — recherchant surtout les ondes les plus pures  
 Et les arbres les plus ombreux  
 Qui brisent nuit et jour leurs plus vastes ramures  
 Aux ramiers les plus amoureux —